

Refuge des pécheurs !

ÉTAIT au milieu de la nuit ; fébrile, le long du corridor de son appartement, ne pouvant se résoudre à prendre le repos dont il avait pourtant grand besoin, car ses nerfs, surexcités par les émotions de la journée, étaient tendus à l'excès, et son cœur battait violemment sous l'empire d'une agitation qu'il ne pouvait maîtriser.

Il rentra dans la chambre, et tout habillé, se jeta sur son lit, après avoir relevé la flamme de la grosse lampe qui éclaira, comme une amboule lumineuse, les coins les plus obscurs de la pièce. Enfin rassuré, il ferma les yeux et tenta de dormir.

Vains efforts ! la scène du matin se reproduisait devant ses yeux clos, comme s'il la voyait encore au grand soleil qui rayonnait par les fenêtres grandes ouvertes de la chambre où tout cela s'était passé ; dans son souvenir intense et constant, il ne voyait plus ni la pièce, ni le soleil, ni les lumières, ni les fleurs ; il ne voyait que la main du prêtre tenant une forme fragile et blanche, devant laquelle tous étaient inclinés dans un recueillement profond ; sa violente colère, son apostrophe indignée n'avait troublé personne, comme s'il y avait eu là une Majesté devant laquelle lui n'était rien. Et, de nouveau s'agitant sur sa couche, il disait : " Qui me délivrera de cette obsession ridicule ? Je ne veux plus voir cette Hostie blanche, insignifiante, qui n'est rien... rien... je veux dormir ".

Il ne dort point... Que ses yeux fussent fermés ou ouverts, il voyait toujours la forme fragile, blanche et pure qu'il avait insultée.

Or voici ce qui s'était passé.

La mère de ce riche négociant étant tombée gravement malade, il n'osa pas, car il avait un grade dans la franc-maçonnerie, faire venir des Sœurs pour la soigner ; cependant, comme les célèbres de notre époque, il convenait de leur supériorité en douceur et en dévouement, choses très appréciées des malades, et il résolut de faire donner à sa mère une chambre dans une maison hospitalière tenue par des religieuses ; bien d'autres aussi anticléricaux que lui, en avaient fait autant. Il alla trouver la Supérieure de la maison choisie, et lui tint à peu près ce discours : " Madame, je vous confie ma mère pour qu'elle soit entourée des meilleurs soins ;

je la crois très malade et incapable de guérir, mais, ni elle, ni moi, ne voulons être ennuyés des mômeries religieuses qui entourent l'agonie des catholiques : je vous défends de parler de ces choses à ma mère, je veux qu'elle meure en paix".

La Supérieure allait peut-être répondre que mourir en paix était plutôt le fait de ceux qui demandent les secours religieux pour se préparer à paraître devant Dieu ; elle n'en eut pas le temps ; le personnage termina par un : " Je vous salue, Madame ". Et il s'éloigna, faisant retentir les dalles de son pas sonore.

Or la malade, qui, depuis de longues années, ne pensait ni à Dieu, ni à son âme, ni à la mort, ni à l'éternité, avait une sœur très pieuse ; celle-ci écrivit à un saint religieux : " J'apprends que ma sœur, très gravement malade, est soignée dans la maison de santé des Sœurs H... de la rue B... ; je vous supplie d'aller la voir et de la réconcilier avec Dieu. Faites tout ce que vous suggérera votre cœur d'apôtre, mes ferventes prières vous accompagnent ".

Une heure après avoir lu ces lignes, le prêtre demandait à voir la malade. La Supérieure fut avertie : " Hélas ! Monsieur l'Abbé, il n'y a rien à faire ; son fils a défendu toute tentative et elle ne parle de rien ".

— Est-elle en danger ?

— Elle peut être enlevée subitement d'un instant à l'autre ; le médecin nous a prevenues et son fils ne la quitte pas.

— Ma Sœur, nous devons faire tout notre possible pour secourir cette âme, A quelle heure arrive son fils ?

— Chaque matin, entre huit et neuf heures.

— Cela suffit. Soyez tranquille, je ne lui proposerai rien, mais j'ai promis à sa sœur d'aller la voir... J'irai ".

Le lendemain, sept heures venaient de sonner, quand le prêtre se présenta, demandant à parler à Mme G.

Il frappa résolument à la porte de sa chambre ; une Sœur vint ouvrir : " Un prêtre ! " cria-t-elle effarée, car elle savait bien les recommandations faites à son sujet.

" Madame, dit-il en entrant aussitôt, je viens de la part de votre sœur, elle est inquiète de votre santé, m'a demandé d'aller vous voir et de lui donner de vos nouvelles.

— Je vous remercie, Monsieur ; veuillez vous asseoir. Vous connaissez ma bonne Aline.